

INSCRIPTIONS

S'adresser au bureau du journal
à 8 à 11 heures du matin et
à 2 à 6 heures ou de 8 à 10 heures
du soir.
Rédaction et Administration:
PIEDRAS, 277 (Premier étage)

UNION FRANÇAISE

PETIT JOURNAL DU MATIN

DIRECTEUR: J.-G. BORON DUBARD

1ère Année Num. 101-- 26

Infatigables

Nous devons avouer que nous avons vécu jusqu'ici dans une erreur profonde.

N'avions-nous pas cru, en effet, qu'il n'y a pas de république au monde, ni monarchie parlementaire, dont les députés et les sénateurs soient plus prodiges de paroles que ceux de France?

Nous nous trompons lourdement, et la discussion soutenue en ce moment au Sénat, au sujet pour nous l'avantage de nous ramener à une appréciation plus équitable de la loquacité respective des peuples latins.

L'honorable Sénat uruguayen vient en effet de nous prouver qu'il l'emporte à cet égard sur tout ce qui nous connaîtions de plus remarquable. Les grands obstructionnistes, aussi eux-mêmes ne sauraient leur être comparables. La faconde de ces larynx de bronze n'est plus que de la petite-bière, de l'âle à deux sous la chope, si la met on parallèle avec le vin d'admiral qui jaillit du robinet oratoire de monsieur Floro Costa et de ses collègues.

Quelle verve, messieurs! quel galoubet!

Quel courage surtout car il en fallait beaucoup, et de premier choix, pour prolonger la discussion après l'admirable discours du docteur Ramírez et les enthousiastes bravos qui ont couronné la brillante rétorique.

Mais les pères consorts de la République orientale sont aussi infatigables que braves, et ceux d'entre eux qui n'avaient point encoré harangué la curiose ont été également invités à y aller de leur speech.

C'est ainsi que M. Torras a parlé, que M. Castro parla, et que le vote restera suspendu quelques heures encore pour la plus grande gloire du docteur Terri et du plus grand plaisir de monsieur Floro Costa!

Nous admirons sincèrement la bravoure des uns et la résignation des autres, de ceux-là surtout qui ont pu se rendre compte de tout ce qu'il y a de frivole et d'artificieux dans la prolongation d'un débat épique.

Pour que la lassitude n'ait pas triomphé de la patience, il faut qu'ils soient doués d'une force de résistance peu commune.

Le Ciel, du reste, leur tiendra compte sans doute de cet effort méritoire; mais n'est-il pas à craindre que l'opinion publique n'accorde pas avec la même bienveillance ce jeu stérile des vanités parlementaires? Le résultat confirme bien près quelques fois l'éloquence et le lancer perché à fournit autant de sifflets que de courroies.

Conclusions rassurantes

Rassurantes et consolantes ont été les conclusions du dernier discours du docteur Ramírez. Caisses en matin, et avec une sûreté de parole qui révèle l'homme absolument convaincu de la justice de sa cause et de la haute valeur de ses arguments, le ministre a dissipé les nuées accumulées comme à plaisir par le pessimisme calculé des uns et par les terribles irréflexions des autres. En voici le fragment le plus applaudissant:

«Telle est notre situation enviable dans le mouvement commercial de l'Amérique; et cependant la cause des gens pour entonner les lamentations déferlante sur les ruines de notre Jérusalem Commerciale.

«Personne ne peut néanmoins, messieurs, la gronder la crise! Personne ne peut nier les difficultés qu'elle impose à une partie considérable de notre société.

Mais il ne faut pas la confondre avec les symptômes d'une maladie mortelle pour le pays tout entier. Reconnaissions nos fautes; efforçons-nous de les réparer; mais ne déprimons pas injustement ce pauvre pays qui résiste avec vaillance en économisant, en travaillant, en créant de nouvelles industries, en établissant la substance au moyen de l'industrie, et recouvrant les forces que lui furent perdues nos erreurs économiques et politiques. — (Très applaudissement).

«M. Aguirre prétend que la crise peut durer de vingt à cinquante ans. C'est vraiment néologique pour notre collègue, car il n'est plus bien à peu près déjà, et les hommes politiques font guère de vœux ces en ces pays....

M. Aguirre.—Par malheur, hélas!

Le Ministre, — de telle sorte qu'il complète sans avoir vu le dénouement de la crise (ilarité prolongée); le Président agite la sonnette.)

Le Ministre.—Mais je crois que fort heureusement ces visions sinistres ne se réalisent pas. M. Aguirre verrá se disposer cette crise, il en verrá d'autres éclater, et celles-ci se dissiperont à leur tour pour faire place à d'autres perturbations économiques, parce qu'elles sont la loi des peuples qui vivent et progressent, telle est la loi de la lutte pour la vie.

Nous pourrons célébrer sous peu l'anniversaire de la paix de 1851. Quarante ans seulement nous séparent de cette date mémorable.

La guerre sans trêve avait duré quinze années, comptées à peine cent trente-deux mois. Les plus grands partis de nos villages étaient détruits, et les travaux agricoles presque complètement abandonnés; une immense quantité de bestiaux étaient revenus à l'état sauvage comme aux temps coloniaux, et le pays, excepté sur les côtes, n'était plus qu'un désert sans école, sans villages, sans aucun élément de civilisation.

Il me souvient d'avoir voyagé dans mon enfance, avec ma famille, de Montevideo à la frontière, avec une suite nombreuse d'hommes armés, et d'avoir dû plusieurs fois, en route, passer la nuit sur le soleil de quelque colline parce qu'on n'apercevait à l'horizon ni la flaque ni la silhouette d'une habitation humaine.

Et bien, si les combattants de cette époque ressemblaient maintenant, pourraient-ils reconnaître le théâtre désolé de leurs luttes ternes dans cette belle capitale de 150,000 habitants? Reconnaîtraient-ils le désert tant de fois ensanglanté, dans ces campagnes sillonnées par les fils du télégraphe et les rails des chemins de fer, et où les propriétés apparaissent délimitées et clôturées, où les écoles se comptent par centaines, où de toutes parts ont surgit des oasis cultivées!

Et pourtant, messieurs, tout cela s'est réalisé en moins de quarante années, malgré l'arche malgré les guerres civiles et les guerres inter-

nationales, avec des crises effrayantes, beaucoup plus effrayantes que celle d'aujourd'hui, et avec toute espèce d'erreurs, fruits naturels de notre inexperience et de notre mauvaise éducation politique. — (Très bien; applaudissements prolongés).

On s'applique toujours à nous mettre en parallèle avec la République Argentine. La roue de la fortune est instable, messieurs, et la comparaison aujourd'hui ne saurait être doublure pour nous. (Très bien).

Si nous avons interrompu le service de la plus grande partie de notre dette; ils ont suspendu le service de toutes les dettes nationales, de toutes les dettes provinciales, de toutes les dettes municipales.

Nos rentes ont un peu diminué; les rentes argentines se sont immensément amoindries. Le président Pellegrini qui est un homme aussi franc que courageux, évaluait dans un document officiel, à plus d'un milliard de piastres les pertes qu'il éprouvait son pays sans compter la dépréciation territoriale. Et cependant les argentins restent tranquilles, ils savent s'élever à la hauteur de la situation suprême dans laquelle ils se trouvent; ils célébrant avec plus d'enthousiasme que jamais leurs anniversaires patriotiques; ils ont dans la grandeur de leur destinée; ils savent qu'ils triompheront, et il semble qu'ils porteront toujours sur eux la rédemptrice aurore avec laquelle ils surgirent devant le monde en 1810. (Très bien, bravos et applaudissements prolongés.)

La quinzaine à Valparaiso

Valparaiso, le 2 Septembre 1891.

Mon cher ami: Les lignes qui suivent seront peut-être lues avec quelque intérêt par nos compatriotes de l'Uruguay, mais elles s'adressent spécialement à nos familles et à nos amis de France qui seront certains d'avoir des détails vérifiables sur les événements dont Valparaiso a été le théâtre, dont j'ai été le témoin, ou qui sont l'un d'une notoriété publique incontestable.

Dans la nuit du mercredi 19 au jeudi 20 août, les troupes constitutionnelles ont commencé leur débarquement dans les baies de Concon et de Quintero, on estime à 9,000 hommes les forces de l'opposition, d'infanterie, cavalerie, artillerie, génie, etc. Leur objectif était l'occupation de Valparaiso d'abord et de Santiago ensuite.

Jeudi matin, dès que les autorités apprirent le débarquement, le général Alcerreca, commandant en chef la 2^e division de l'armée dictatoriale défendant la place de Valparaiso fut placé en arrêt par lequel toute circulation était interdite sous peine d'arrestation et de comparution devant le conseil de guerre. De plus, toutes personnes ayant attaqué par actes ou paroles, les défenseurs de la dictature devaient être sur le champ passés par les armes.

Le régime de la terreur était, à partir de ce moment, dans toute sa force. Cependant la circulation ne cessait pas complètement et on eut le temps d's'approvisionner en vue des événements qui pouvaient survenir et obliger les habitants à rester chez eux.

Tous les magasins et toutes les maisons du haut commerce se fermèrent hermétiquement et même dans quelques endroits on se barricada. A partir de ce moment tout resta clos. La journée se passa en préparatifs pour la lutte. De tous côtés, on ne voyait que convois de troupes de toutes armes, et le soir un morne silence régnait sur la cité.

Le Vendredi 21 les deux armées étaient en présence à Concon. Le moment solennel était venu et la sort des batailles allait décider si nous devions continuer à vivre sous le régime de la dictature inauguré depuis huit longs mois. Toute la journée le canon ne cessa de tonner et on entendait distinctement le bruit de la fusillade. A cinq heures de soir le feu avait cessé, mais on ne put rien savoir du résultat.

Ce n'est que pendant la nuit du Vendredi 21 au Samedi 22 que les trains commencèrent à revenir, ramenant les débris de la 2^e division qui avait été dérasée par les troupes constitutionnelles, ainsi qu'on l'entendait, dire par les malheureux soldats qui avaient pu s'échapper.

On commença à respirer, mais ce n'était pas fini. La dictature avait encore à sa disposition de nombreux défenseurs: les restes de la 2^e division venue de Santiago et de la division Concepción. Il fallait donc encore affronter la lutte, et l'opposition ne pouvait pas poursuivre sa victoire jusque dans Valparaiso.

Le samedi 22, on n'entendit rien. Les deux armées opéraient leurs mouvements et prenaient leurs positions. Cependant les troupes constitutionnelles, s'étaient rapprochées de Vina del Mar. En ville, même inquiétude, même silence; heureusement on pouvait sortir pour aller manger. La journée fut triste et grisée avec menaces de pluie qui se réalisèrent la nuit.

Le Dimanche 23, l'artillerie de l'opposition avait occupé les collines voisines de Vina del Mar, et s'était considérablement renforcée avec des canons pris à l'ennemi dans la bataille de Concon. Du côté, l'artillerie dictoriale occupait les hauteurs plus près de Vina del Mar, et durant toute la journée on entendit les canons de l'ennemi qui se déchaînaient contre la 2^e division qui se déchaîna contre la 2^e division.

Le général Bichot, qui s'est fait une si brillante réputation à la tête des troupes de la marine, a cependant débuté comme cuirassier;

quelques obus à terre, du côté de Vina del Mar et de Miramar.

Les forts ripostèrent mais sans les atteindre. Le torpilleur «Lynch» s'avanza à son tour et tirera sur les positions de l'ennemi, mais à son dernier coup, le canon partit par la culasse et tua l'officier qui avait pointé. Tout cela se passait sous les fenêtres du Cercle Français.

Pendant les journées du Lundi 24, Mardi 25, Mercredi 26 et Jeudi 27, on n'entendit et on n'vit rien. Valparaiso resta triste, et silencieux comme une nécropole. L'inquiétude était dans tous les esprits, on faisait mille conjectures et même des paris; chacun faisait sa stratégie, et en somme, personne ne savait rien et ne pouvait rien savoir. On allait jusqu'à soutenir que l'armée constitutionnelle marchait sur Santiago.

C'était une grande erreur, car elle se rapprochait de plus en plus de Valparaiso; son mouvement de circonvallation avait réussi, parait-il, car le vendredi 28, juste huit jours après la bataille de Concon, à 6 heures du matin, une canonnade et une fusillade terribles commencèrent aux portes même de la ville, sur les hauteurs qui dominent aux lieux dits «La Placilla» et «Alto del Puerto» et dans la vallée de Peñuelas, où les généraux du Dictateur avaient misé 10,000 hommes de troupe, 70 canons et quantité de mitrailleuses. A en juger par le bruit et la fréquence des détonations, la bataille devait être acharnée.

Les habitants des maisons avaient grimpé jusqu'en sur les toits pour tâcher de voir quel chose mais on n'apercevait que les troupes de fusillade indiquant la position des combattants. Les coeurs battaient fort car on sentait bien que c'était la grande partie qui se jouait. Enfin, après un carnage qui dura jusqu'à dix heures, des brises de plein déroute, des chevaux affolés sans cavaliers, des trains d'artillerie avec les traits coupés et des quantités d'officiers sans troupe qui venaient chercher un refuge sur la place même de l'intendance. La débaudité était complète et on recevait les premières nouvelles de l'éclatante victoire remportée par les troupes constitutionnelles.

En uno minute, les rues se remplirent d'un foule avide de détails pendant que les fuyards arrivaient sans cesse. Tout Valparaiso regagna la nouvelle de ce désastre inouï en ayant un enthousiasme indescriptible. On s'abordait, on s'embrassait, en se pressant. Cette grande cité qui une heure avant était plongée dans la consternation et dans le calme terrible qui précéda la tempête, se réveillait comme par enchantement et donnait un libre cours aux sentiments qu'elle avait dû étouffer pendant si longtemps.

Les cloches qu'on avait garrottées sonnaient librement à toute voie, les banderoles gisaient de drapeaux, des milliers de citoyens arboraient les insignes de l'opposition. C'était un vrai délire.

Quelques moments après, arrivait en parlementaire, par la rue de la Victoria, une Commission présidée par MM. Juan A. Walker, une fois à l'Intendance M. Oscar Viel, Intendant de la province de Valparaiso, accompagné des Consuls et des Amiraux étrangers, se présentant pour la recevoir. Séance tenante Mr. Walker lui remit la sommation dont voici la teneur:

«Au nom de l'armée constitutionnelle qui défend notre état fondamental et les lois du pays malheureusement violées par les mauvais fils de la Patrie, je vous somme de me rendre la place de Valparaiso.

Alto del Puerto, 28 à 6h1831.

Colonel CANTO.

M. Walker ajouta: «Le colonel Canto, commandant en chef la 2^e division de l'armée constitutionnelle, et investi de pouvoir suprême, somme le commandant des forces de Valparaiso de rendre sans condition la place, les forts et les navires de guerre chilens qui se trouvent dans la baie.

Il s'engage à garantir la sécurité du commerce national et étranger ainsi que de toute personne à laquelle nos lois la donnent, et qui n'aura pris part à la lutte actuelle.

Il n'entrera dans la place que les forces suffisantes pour en assurer la sécurité.»

M. Oscar Viel demanda un délai de deux heures pour répondre, et sur les instances des amiraux, il fut accordé.

Pendant ce laps de temps, il prenait la fuite après avoir donné l'ordre de tirer à mitraille sur le peuple, ordre qui ne fut pas exécuté grâce à la vaillance et noble attitude de Mr. le Contre-Amiral français Parayon qui se plaça résolument devant les mitrailleuses tandis qu'un aide de camp portait aux sbires de la police de ne pas tirer. Mr. Oscar Viel gagna en courant le quai d'embarquement où l'attendait une chaloupe qui le conduisit à bord du navire de guerre allemand «Leipzig» avec M. Claudio Vicuña, le «Président élu» qui devait cependant l'écharpe présidentielle le 19 Septembre.

Les navires américains «San Francisco» et «Baltimore» ont reçu d'autres grands personnels du régime dictatorial, tels que Domingo Godoy, Ismael Pérez Monti, Ramón Sanchez, Julio Bañados Espinoza, etc.,... A leur arrivée à Valparaiso, le 21, il fut dénommé 13^e dragons. Licencié en 1815, reconstitué sous le second Empire, sous le nom de dragons de l'Impératrice, il est redevenu 13^e dragons en 1817.

Le 13^e dragons était à Valmy, puis à l'armée du Nord et en Suisse. Il se distingua, à Hohenlinden 1809—Magenta 1859—Solférino 1859.

Le 8^e chasseurs des guerres de l'Empire fut placé en 1815 aux «chasseurs de la Marne». En 1820, il reprit son rang et, en 1823, participa à la courte guerre d'Espagne. En 1859, il chargea à Magenta et à Solférino. En 1870, il fut parti à la bataille de Sézanne. L'adjoint Trochet, sauva la caisse du régiment et pendant toute sa captivité, fut en son absence à la courtoisie aux Prussiens; il le rapporta en France. Le gros du régiment fut franchir la frontière belge.

Il s'engagea à garantir la sécurité du commerce national et étranger ainsi que de toute personne à laquelle nos lois la donnent, et qui n'aura pris part à la lutte actuelle.

Il n'entrera dans la place que les forces suffisantes pour en assurer la sécurité.»

Jules Maury.

(1^{re} partie.)

FRANCE

LES GRANDES MANŒUVRES

DE SEPTEMBRE 1891

(SUITE)

10^e DIVISION D'INFANTERIE

BRIGADE D'INFANTERIE DE MARINE

Commandant la brigade: général Bichot.

Le général Bichot, qui s'est fait une si brillante réputation à la tête des troupes de la marine, a cependant débuté comme cuirassier;

mais il quitta les «grosses frères» pour entrer à Salt-Cyr, en 1855, et en sortit deux ans après comme sous-lieutenant d'infanterie de marine.

</

UNION FRANÇAISE

AGENCE DE PASSAGES

On délivre des passages GRATIS pour le Brésil aux familles d'Agriculteurs.

Passages de 1^{ère}, 2^o et 3^{me} classe pour Europe

BUREAU SPECIAL

pour annonces et abonnements aux journaux. Prix réduits.

Achat, vente et location de terrains, maisons et négocios.

Calle Andes 166

MONTEVIDE

PLATINAS FINAS ET REED Y BARTON
Y DE CHRISTOFLE

Precios sin competencia

SURTIDO UNICO EN MONTEVIDE

PRECIOS MARCADOS Y FIJOS

Gran exposicion Entrada libre

Armeria del Cazador

CALLE 18 DE JULIO N.º 15 ESQUINA ANDES

HÔTEL FRANÇAIS
PANIER FLEURI

Calle 25 de Mayo Esquina Colón

Este establecimiento se recomienda por su posicion especialísima y el servicio estrella encontrando los viajeros en este hotel, todas las comodidades apetecibles unidos a un atento trato y sobre todo a la economía. Restaurant à la carte. Salón especial para banquetes, pieza y salones amueblados para familias y hombres solos.

Jn. 23-p.

BITTER "SECRESTAT"
VINO TINTO DE BURDEOS MARCA

"COUSTAU"

EN DEPOSITO Y DESPACHADO

UNICO INTRODUCTOR: F. L. RUESTE.
Succor de Edm. Barthold.

49 — SOLIS — 49

Jul. 1. 1

AU BON TON

PELUQUERIA Y SOMBREERIA
DE

JULIO BAROUQUET

GRAN FABRICA DE CAMISAS

Mieltas dura la crisis gran rebaja: Afilar, 0.10 Cortar el pelo, 0.20.
Friction, 0.10.

387-CALLE SARANDI-387

LE
156
BEAU NOTAIRE

PAR PIERRE NINOUS

TROISIÈME PARTIE
LE FILS DU PRESIDENT

V

L'ACCUEIL

Margot fut frappée du ton de souveraine autorité avec lequel elle venait de prononcer lentement ces deux derniers mots.

Jeannine avait raison, Margot se considérait comme liée irrévocablement à Jacques Landry, aussi irrévocablement par la foi du serment librement échangé, de la volonté et de la confiance mutuelles, que si un maire c'eût été l'écharpe aux trois couleurs, le Code en main, et l'âme boudouillante, avait prononcé sur eux les fameuses paroles qui l'ont éternellement liés existants, en laissant si souvent les volontés et les cœurs séparés.

Oui, elle était la femme de Jacques, et si ce-

tuit-elle n'entendait pas qu'elle payât à M. de Lézignac et à sa fille la dette qu'elle avait contractée de la façon qu'elle le désirait faire, il était le maître, et elle n'avait pas le droit de lui imposer cette douleur, si elle était au-dessus de ses forces.

Elle s'était de nouveau assise sur son lit, et les yeux fixes, les narines frémisantes, sans prononcer une seule parole, elle réfléchissait à toutes ces choses.

Elle était évidemment en proie à un terrible combat intérieur; et l'angoisse qui se répandait de plus en plus sur ses traits pouvait seulement en faire comprendre la violence.

Jeannine s'agenouilla devant elle.

— Ecoute, lui dit-elle, je veux te confier le secret de ma vie, et tu verras après ce que j'ai souffert par toi, si tu peux encore rien me refuser.

Margot tressaillit; la tragédienne, sans s'arrêter à l'émotion de la captive, reprit:

— Un jour, j'ai rencontré auprès de moi un jeune homme dont l'adorable bonté a fait vibrer toutes les fibres de mon âme, tandis que son intelligence, sa supériorité, son génie même, enthousiaisaient jusqu'au délire les instincts généreux de mon être et imposaient son image à ma pensée par l'admiration la plus vive.

Sans savoir si son cœur à lui, était libre, si

avant de me connaître, il ne l'avait pas donné à uno autre, je me suis mis à l'aimer de toutes les forces de ma nature, très aimante et très expansive. J'en ai fait le but de mes rêves et de mes efforts. Pour lui, je voulais devenir une grande artiste, être célèbre, avoir un nom partout acclamé, partout admiré!

Maintenant, lui?

Je l'espérais.

Il avait pour moi tant de soins, d'attentions et de délicatesses, que mon cœur charmé croit à l'illusion qui lui était chère.

Mais, un jour, il me supplia d'aller chez lui, afin de juger l'œuvre qui allait décider, à lui aussi, de sa gloire et de sa destinée; nos demeures étaient voisines, nos portes se touchaient presque, et c'était cependant la première fois que je franchissais le seuil de son logis.

Avec quelle émotion je le fis, tu le comprendras, toi, qui es aimée de Jacques Landry! J'entrai; il me conduisit devant la toile splendide exposée en pleine lumière sur son chevalet, et tandis que de sa voix chaude, cette voix qui faisait tressailler toutes les cordes de mon être, il me disait qu'il avait voulu retracer les traits de celle pour qui il voulait conquerir la fortune et la gloire, tandis qu'il me confiait son amour, ses espérances et ses réves, à moi qui avais fait les mêmes vis-à-vis

avec lui, je sentis, la vie m'abandonner et je compris ainsi qu'il Jacques Landry ne m'aimait pas, ne m'aimera jamais.

Je tombai du ciel dans l'enfer, de la plus romantique espérance dans le noir décuageusement sans issue.

En ai-je souffert de cet amour... En ai-je pleuré... en ai-je blasphémé... en ai-je maludit... avant de l'arracher de ce lâche cœur, qui n'algéra ma volonté, ne voulait pas accepter le fait accompli!

Ah! pauvre petit! qui te dira jamais mes révoltes, mes découragements et mes désespoirs?

Travailler!... A quel bon, maintenant, puisque tout de moi devait lui être indifférent!

Et, au milieu de mes études, alors que, pour moi aussi, s'élevait une question de vie ou de mort, je ne pouvais plus rien faire, ma mémoire inertie se paralyssait; mon esprit ne comprenait plus la pensée de mes chers maîtres bien-aimés! Autour de moi, tout était vide, éternellement seul...

— Pauvre Jeannine! murmura Margot attendrie.

— Mais peu à peu, reprit l'artiste, ta bonté adorable, jointe au tact de Jacques, a fait le miracle. La passion brûlante s'est enveloppée, pour faire place à une loyale et sincère amitié, ainsi que, dans les ciels d'été, le vent dissipe

ESPECIALIDAD EN VINOS DE BURDEOS

A. ROUX & C°

105, ITUZAINGO, 105

UNICOS AGENTES

EN LA

REPUBLICA ORIENTAL DEL URUGUAY

DE LAS ACREDITADAS BODEGAS DE LOS

SS. BAOUR & C° DE
BURDEOS

Despacho especial para Familias y Hoteles

Véndese por BORDALESAS

CAJAS

y BOTELLAS

Servicio à Domicilio

TELÉFONO "LA URUGUAYA" N° 139.

MONTEVIDE

SECTION MARITIME



PAQUEBOTS-POSTEES FRANÇAIS
MESSAGERIES MARITIMES

Le vapeur français

Matapan

Capitaine ROSSIGNOL
Partira le 30 Septembre pour Bordeaux, faisant escale au Brésil et Las Palmas.

Le paquebot français:

LA PLATA

Capitaine RAULE
Partira le 6 Octobre, à 3 h., de l'après midi faisant escales à Rio Janeiro, Dakar, Lisbonne et Bordeaux.

Le paquebot français:

EQUATEUR

Capitaine MOREAU
Partira le 24 Octobre à 8h du matin faisant escale à Rio Janeiro, Bahia, Pernambuco, Dakar, Lisbonne et Bordeaux.

Le vapeur français,

MEDOC

Capitaine DEVAUREIX
Partira le 25 Octobre pour Bordeaux, faisant escale au Brésil et Las Palmas.

Pour plus amples informations et pour traiter du fret et marchandise s'adresser à l'Agence, rue Cerrito 105 (au 1er). L'Agent, B. GIRARD.

MENSAGERIAS FLUVIALES DEL PLATA

ITINERARIO

DEL VAPOR NACIONAL

MONTEVIDE

Sale todos los viernes para Buenos Aires, Paraná, Fray Bentos, Gualeguaychú, Uruguay, Paysandú, Villa Colón, Guaviyú, Concordia. Llega del Salto y escalas todos los jueves Admite pasajeros, cargas encomiendas y dinero a flete para dichos puntos.

Vapor Nacional LIBERAL

Capitan: Pintos. Sale todos los martes para Salto y escalas a cando en Colonia.

Ernesto Julia. Calle Piedras, núm. 173.

CHARGEURS REUNIS

COMPAGNIE FRANÇAISE

DE NAVIGATION A VAPEUR

Le vapeur français

Uruguay

Capitaine LE QUEN

Partira le 6 Octobre pour Dunkerque et Havre.

Le vapeur français

Parana

Capitaine SIMONET

Partira le 19 Octobre pour Dunkerque et Havre.

Prix des places:

1re. classe Fr. 750. 3me distivo de 350—3me. 150

Pour plus de renseignements sur les passa-

ges et les frêts s'adresser à l'Agent.

P. TALHOUARNE 203—Rue Piedras, altos.

Téléphone «La Coo perativa» num. 172.

quelquefois les nuages noirs, et laisse le ciel plus bleu, plus clair que jamais!

Oui, maintenant, ma pauvre petite sœur,

je t'aime autant que j'aime Jacques; ton bonheur m'est aussi précieux que le sien, et l'idée de te voir séparée de lui me fait un mal horrible.

Il me semble que votre joie, votre calme, votre paix, sont des choses qui me sont dues; que toutes mes larmes les ont payées d'avance, et si tout cela n'arrive pas, je ne sais de quelles révoltes et de quelles folies je serai capable!

Non, je n'aime plus Jacques!... A toi, je di-

rai même plus, je suis peut-être au moment

d'en aimer un autre; mais tu t'en suffis, je suis à tes genoux, ne désespère pas, car

qui t'aime! Au nom des souffrances, au nom

de tes bontés, au nom de la singulière affection

qui nous unit, nous, deux rivales, qui devrions haïr et nous détester. Margot!... Margot!

... je t'en conjure, ne crains pas de chimères,

écoute-moi, moi qui suis loyal aussi et qui

sens tous les dévouements en moi Parle, ne te

laisse pas envelopper davantage du vêtement

d'infamie dont ils essayent tous de te couvrir.

La prudence se jeta dans les bras de sa

ami.

R. S. N. C.

COMPAGNIE DU PACIFIQUE

Ligne bi-mensuelle de vapeurs

ENTRE

Liverpool, Rio de la Plata et Valparaíso

Desservie par les magnifiques vapeurs suivantes

Aconcagua 412 tns. John Elder 418 tns.

Araucania 2577 " Liguria 4088 "